

Le professionnel et l'écrivain : Le pouvoir offensif de la philosophie analytique

Luc POMMERET
(Université Paris-Cité — IRIF)

20 mai 2024

Table des matières

1	Une succincte histoire de la philosophie analytique	2
1.1	Les fondations	2
1.2	Parties sclérosées	3
1.3	L'exception française	4
2	Florilège (bienvenue sur le continent)	5
2.1	Gros canulars et petits scandales	5
2.2	Impostures intellectuelles	5
2.3	Ce qui distingue un philosophe analytique d'un continental	7
3	Pourquoi Girard est en fait un analytique caché?	7
3.1	Ce que Girard critique dans la philosophie analytique	7
3.2	Une critique destructrice du tarskisme	8
3.3	La clarté comme valeur fondatrice	8

Introduction

« *Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
Et les mots pour le dire arrivent aisément.* »
— Nicolas Boileau

« *J'suis pas un pinailleur hein, je fais pas des
pinaillages comme ça quand ça sert à rien.* »
— Jean-Yves Girard

Dès ses débuts, la philosophie analytique s'est construite comme un rejet : le rejet d'une philosophie obscure, trop détachée de la réalité et qui tourne à vide. La philosophie analytique est apparue au début du XXe siècle et se caractérise par une rigueur logique et une clarté argumentative. Elle se concentre sur l'analyse des concepts, l'élucidation du langage et la résolution des problèmes philosophiques par des méthodes logiques. Les figures fondatrices (Frege, Russell et Wittgenstein) ont posé les bases de ce courant en mettant l'accent sur la logique et la philosophie du langage.

En contraste, la philosophie continentale, associée à des penseurs comme Hegel, Heidegger, Derrida ou encore Deleuze, est plus spéculative et souvent plus hermétique. Elle s'est dotée d'une myriade

d'écoles, si bien que c'est une catégorie que l'on définit plutôt par le rejet de la méthode analytique. On peut succinctement penser aux écoles suivantes (en vrac) : existentialisme, phénoménologie, ontologie heideggérienne, psychanalyse, etc., qui ont pour point commun de très mal définir leurs termes et d'avoir eu des moments sectaires.

La rencontre des deux courants provoque quelques frottements¹, mais il faut aller le plus loin possible si l'on veut faire quelque chose d'intéressant.

Dans cette présentation, nous aborderons d'abord (succinctement) l'histoire de la philosophie analytique en mettant en lumière ses fondations et son évolution, nous examinerons les critiques internes et externes à l'égard de ce courant, en particulier ses aspects sclérosés et l'exception française (Section 1). Nous poursuivrons par une analyse des textes et des idées propres à la philosophie continentale, en soulignant les polémiques et les scandales qui l'entourent (Section 2). Enfin, nous discuterons du logicien Jean-Yves Girard, que je considère comme un analytique caché, en examinant ses critiques et sa perspective unique sur la philosophie analytique (Section 3).

I Une succincte histoire de la philosophie analytique

I.1 Les fondations

La philosophie analytique trouve ses origines dans les travaux de Gottlob Frege, Bertrand Russell et Ludwig Wittgenstein. Frege, avec son œuvre *Begriffsschrift* (1879), a jeté les bases de la logique moderne en introduisant une notation formelle et en clarifiant la notion de fonction et d'argument (il formalise les prédictats comme un type particulier de fonction, qui prend un individu et rend une valeur de vérité, ce qui est toujours utilisé aujourd'hui). Bertrand Russell, avec Alfred North Whitehead, a co-écrit *Principia Mathematica* (1910-1913), une tentative monumentale de dériver les mathématiques à partir de principes logiques. Wittgenstein, dans son *Tractatus Logico-Philosophicus* (1921), a exploré les limites du langage et de la pensée, influençant profondément la philosophie du langage et de la logique.

Plus tard, des philosophes comme W.V.O. Quine, Nelson Goodman et David Lewis ont continué à développer et à critiquer les fondements de la philosophie analytique. Quine, par exemple, dans *Word and Object* (1960), et surtout dans son article « Two Dogmas of Empiricism », a critiqué la distinction kantienne analytique-synthétique et la notion de signification. Goodman, avec *Fact, Fiction, and Forecast* (1955), a exploré le problème de l'induction et des lois naturelles. Lewis, quant à lui, a contribué à la métaphysique et à la théorie des mondes possibles avec des œuvres comme *On the Plurality of Worlds* (1986). La philosophie analytique n'est pas marginale dans l'histoire de la philosophie. Elle ne fait que prolonger le rêve (fou) de Leibniz, qui voulait une langue universelle et logique, qui nous permettrait de calculer une solution à chaque problème².

Le Cercle de Vienne, un précurseur important de la philosophie analytique, dont faisaient partie Schlick, Carnap, Gödel, et bien d'autres rejettait la métaphysique, comme *artefact* du langage. Je vous conseille pour cela la lecture de l'article de Carnap « Le dépassement de la métaphysique par l'analyse logique du langage » (trad. P. Wagner), qui réduit à néant l'entreprise d'Heidegger, en montrant qu'elle est inconsistante, car incohérente.

Quelques outils :

1. Euphémisme : voir la conférence que j'ai faite avec Mathis Bertrand en février 2023 à la faculté de philosophie de Strasbourg : <https://youtu.be/tYtZBs4kgXs>

2. Notez bien qu'il n'est plus possible de le faire dans le monde de la *certitude* logique, à cause du problème de l'arrêt et des énoncés indécidables, mais que c'est tout à fait possible de le faire *avec très grande probabilité*, grâce au *property testing* et même plus récemment, aux LLMs.

- **La logique.** De manière très générale. Les philosophes analytiques aiment bien utiliser différents systèmes logiques pour voir leur adéquation avec certains arguments. Voir la formalisation de l'argument d'Anselme par Vidal-Rosset.
- **Le rasoir d'Occam.** La logique ne suffit pas. Il ne suffit pas qu'on puisse interpréter une proposition dans un modèle donné *a priori* pour que la proposition soit vraie. On utilise donc le rasoir d'Occam pour tester si la proposition n'affirme pas plus que ce qu'elle devrait affirmer. On peut rapprocher ce principe du *well-fitting* en ML, qui refuse un modèle dans lequel on *overfit* des données d'entraînement.
- **L'expérimentation.** Un courant naissant au sein de la philosophie analytique est la philosophie expérimentale. Par exemple, au lieu de philosopher *in abstracto* sur la morale humaine, il est intéressant de savoir comment les humains pratiquent effectivement la morale.. Et voilà comment on finit par faire tuer des centaines de gens avec un tramway.

Un bon exemple de travail analytique en français est l'article de Joseph Vidal-Rosset « L'argument d'Anselme en logique du premier ordre », qui consiste à reprendre l'argument ontologique d'Anselme et de Descartes, et à le formaliser en déduction naturelle. Ce qui est très intéressant dans ses résultats est la remarque que Descartes était plutôt intuitionniste (il refusait les preuves par l'absurde d'Anselme), ce qui a conduit à un argument légèrement différent. En cela, Vidal-Rosset se place dans l'héritage de Jules Vuillemin, qui voulait classer les philosophes selon leur système logique. Ce qui nous intéresse, c'est la clarification de l'argument d'Anselme, dont on voit bien qu'il est pourri, maintenant qu'il est clair (voir les trois remarques que fait Vidal-Rosset à ce propos). Rien n'empêche un philosophe continental (ou un ecclésiastique, ce qui n'est au fond pas très différent) de sauver rhétoriquement cet argument par des jeux de mots, en nous éloignant le plus possible de la clarté argumentative, et en nous emmenant dans un monde poétique (comme le fait par exemple Jean-Luc Marion).

Voici

Le génie analytique consiste donc dans la prise au sérieux des thèses, en l'analyse logique du langage pour dégager ce qui pose problème, au lieu de s'enfouir dans des jeux de mots et de style lorsqu'on ne comprend pas un phénomène. Son génie consiste à clarifier le langage, et par là, à clarifier, à typer les concepts, pour que leur usage soit circonscrit, et pour que le calcul termine. Lorsque le concept n'est pas typé, on peut lui faire dire ce que l'on veut, et donc soutenir tout ce que l'on veut. Que l'on ne s'étonne pas alors de voir un Sartre défendre la liberté dans un matérialisme déterministe, un Pierre Boutang défendre la monarchie dans... , ou un Badiou justifier la dictature du prolétariat par « la diagonale de Cantor »! Problème de typage...

1.2 Parties sclérosées

Mais il ne faudrait pas trop idéaliser la philosophie analytique, et ainsi risquer d'en faire une église dont le dogme est indépassable. La critique majeure que l'on peut faire à la philosophie analytique actuelle (actuelle car c'est un phénomène qui date des années 1990), c'est sa tendance à devenir une nouvelle scholastique. Par scholastique, j'entends une méthode de recherche qui peut produire des résultats intéressants, mais qui est enfermée dans un panel d'auteurs et de concepts que l'on peut, voire que l'on doit, mobiliser.

J'en veux pour exemple la sémantique formelle, branche de la linguistique, totalement héritière de la philosophie analytique, puisque tous ses grands noms sont aussi des philosophes analytiques. Cette discipline ne semble pas tolérer d'autres outils formels que ceux qui sont issus de la théorie des ensembles, du lambda-calcul et des différents calculs et formalismes qui ont été développés en son sein, comme le calcul de Lambek ou la méréologie. Formalismes qui doivent être discutés, et qui le sont malheureusement trop peu dans le champ analytique.

Je veux donner un autre exemple, français celui-là, de sclérose analytique : le cours de métaphy-

sique de Claudine Tiercelin au Collège de France. Entièrement appuyé sur son livre *Le ciment des choses* (2011), qu'elle cite souvent *in extenso*, son cours manque de la clarté et de la pédagogie qu'on attendrait de la part d'une philosophe analytique. C'est pour moi le point culminant d'une nouvelle scholastique, qui n'est pas désirable parce qu'elle n'explique rien de particulier, et est en général stérile.

1.3 L'exception française

« Non, je ne veux pas parler de ça. Pour moi, c'est une catastrophe philosophique, c'est le type même d'une école, c'est une régression de toute la philosophie, une régression massive de la philosophie. C'est très triste [...]. Ils ont foutu un système de terreur (rires), où sous prétexte de faire quelque chose de nouveau, c'est la pauvreté instaurée en grandeur. Il n'y a pas de mot pour décrire ce danger-là. C'est un danger qui revient, ce n'est pas la première fois [...]. C'est grave, surtout qu'ils sont méchants, les wittgensteiniens. Et puis ils cassent tout. S'ils l'emportent, alors là il y aura un assassinat de la philosophie. Ce sont des assassins de la philosophie. Il faut une grande vigilance... (rires) »³

— Gilles Deleuze, « Abécédaire »

En France, la philosophie analytique n'a pas trouvé le même accueil qu'ailleurs. C'est la « French Theory », composée par des penseurs comme Foucault, Derrida et Deleuze, qui a dominé la scène philosophique. Ce courant se distingue par son approche critique et souvent radicale de la société, du langage et de la subjectivité, contrastant fortement avec la clarté et la rigueur formelle de la philosophie analytique.

Cependant, il existe des philosophes français qui se sont engagés dans la tradition analytique. Jacques Bouveresse, par exemple, a défendu l'importance de la clarté et de la rigueur en philosophie, tout en critiquant les excès de la French Theory. Pascal Engel, un auteur rafraîchissant face aux postures pseudo-profondes des continentaux, a également contribué à introduire et à développer des idées analytiques en France, malgré une réception souvent hostile. Je vous recommande quelques-unes de leurs œuvres : *Le philosophe chez les autophages* (2004), *Prodiges et vertiges de l'analogie* (1999) et *Rationalité et cynisme* (1984) de Bouveresse, ainsi que *La dispute* (1997) de Pascal Engel, qui aborde fermement le débat entre les courants analytiques et continentaux.

Bouveresse résume d'ailleurs assez bien le problème de Deleuze et des philosophes « post-modernes » dans *Rationalité et cynisme* :

« La philosophie, dirait Deleuze, doit être considérée comme "un discours créateur, ni plus ni moins que les autres disciplines" [...]. Concrètement, cela signifie que le modèle proposé à la philosophie, et, finalement, à la science elle-même, est celui des avant-gardes littéraires et artistiques où la légitimité consiste souvent, pour l'essentiel, dans le désaccord avec ce qui précède, le simple fait de proposer "autre chose" qui diffère aussi radicalement que possible de ce que l'on faisait avant. »

— Jacques Bouveresse, *Rationalité et cynisme* (1984)

Un grand nombre d'étudiants en philosophie en France se complaisent dans une obscurité profonde, se lançant dans de grandes tirades ininterrompues, car impossibles à comprendre, et donc à interrompre. Bien souvent, les interactions en fac de philo sont des courses à l'échalote dont le but est de voir quel est l'étudiant qui arrive à placer le maximum de mots de plus de trois syllabes (de préférence des mots inconnus des moldus). La "légitimité" d'un étudiant en philosophie se résume d'ailleurs bien souvent à ça, et c'est triste.

3. Voir cet extrait du célèbre « Abécédaire » de Deleuze. Bizarrement, on ne le trouve pas sur la chaîne Youtube continentale « Sub-til » qui diffuse le film... coupé.

Mais c'est sans compter ce qui les attend après. Heureusement, le champ académique français est de plus en plus intolérant envers les charlatans, et l'épisode de la "French theory" n'est qu'une parenthèse absurde de l'histoire de la philosophie en France, ce n'est plus qu'un opium pour les étudiants en manque de sensations fortes.

2 Florilège (bienvenue sur le continent)

La philosophie continentale est souvent critiquée pour son langage opaque et ses concepts difficiles à saisir. Des termes comme « Différance » (Derrida), « Néantisation » (Heidegger puis Sartre), « Corps sans organes » (Deleuze et Guattari), et « Rhizome » (Deleuze et Guattari) sont de bons exemples de concepts creux, mal formulés, ou déjà formulés par le passé de manière claire. Chaque philosophe semble inventer son propre jargon, ce qui peut donner l'impression d'une quête de l'originalité au détriment de la clarté et de la communication.

2.1 Gros canulars et petits scandales

Le canular Sokal est l'un des exemples les plus célèbres des critiques dirigées contre la philosophie continentale. En 1996, le physicien Alan Sokal a soumis un article délibérément absurde à la revue *Social Text*, qui l'a publié. Ce canular visait à démontrer le manque de rigueur et la permissivité intellectuelle de certaines branches des études culturelles et des sciences sociales, largement issues de la philosophie continentale de la « French theory » et de Judith Butler.

Plus récemment, le scandale des « Badiou Studies » a mis en lumière des pratiques similaires. Des articles pseudo-philosophiques ont été publiés sous le faux nom de « Benedetta Tripodi », par Anouk Barberousse et Philippe Huneman, professeurs de philo des sciences à Paris I et Paris IV, visant à montrer que le roi Badiou « le plus grand philosophe de France vivant » selon ses propres mots, est nu.

2.2 Impostures intellectuelles

Le livre *Impostures Intellectuelles* de Sokal et Bricmont (1997) critique sévèrement l'utilisation abusive des concepts scientifiques par certains philosophes continentaux. Ils accusent des penseurs comme Lacan, Kristeva, Irigaray et Deleuze de manipuler des termes scientifiques de manière inappropriée pour donner une impression de profondeur et de rigueur là où il n'y en a pas.

Le domaine précis de la philosophie des sciences possède aussi son lot de philosophes continentaux, toujours prompts à pourrir un débat (Paul Feyerabend, Bruno Latour, Luce Irigaray, etc.). Attention ça va crescendo :

« Toutes les méthodologies ont leurs limites, et la seule règle qui survit, c'est "Tout est bon." »

— Paul Feyerabend (cité par Sokal et Bricmont, p.79)

(À propos de la théorie de la relativité générale)

« La capacité qu'ont les observateurs délégués d'envoyer des rapports que l'on peut superposer est rendue possible par leur totale dépendance et même par leur stupidité. La seule chose qu'on leur demande est d'observer attentivement et avec obstination les aiguilles de leurs horloges [...] C'est le prix à payer pour la liberté et la crédibilité de l'énonciateur. »

— Bruno Latour (cité par Sokal et Bricmont, p.119)

« L'équation $E = Mc^2$ est-elle une équation sexuée? Peut-être que oui. Faisons l'hypothèse que oui dans la mesure où elle privilégie la vitesse de la lumière par rapport à d'autres vitesses dont nous avons vitalement besoin. Ce qui me semble une possibilité de la signature sexuée de l'équation, ce n'est pas directement ses utilisations par les armements nucléaires, c'est d'avoir privilégié ce qui va le plus vite [...] »

— Luce Irigaray (citée par Sokal et Bricmont, p.104)

« Donc le "tout" – de x, mais aussi du système – aura déjà prescrit le "pas-toute" de chaque mise en relation particulière, et ce "tout" ne l'est que par une définition de l'extension qui ne peut se passer de projection sur un espace-plan "donné", dont l'entre, les entre(s), seront évalués grâce à des repères de type ponctuel. Le "lieu" aura ainsi été de quelque façon planifié et ponctué pour calculer chaque "tout", mais encore le "tout" du système. À moins de le laisser s'étendre à l'infini, ce qui rend a priori impossible toute estimation de valeur et des variables et de leurs relations. Mais ce lieu — du discours — où aura-t-il trouvé son "*plus grand que tout*" pour pouvoir ainsi se form(alis)er? Se systématiser? Et ce plus grand que "tout" ne va-t-il pas faire retour de sa dénégation — de sa forclusion? — sous des modes encore théologiques? Dont il reste à articuler le rapport au "pas-toute": *Dieu ou la jouissance féminine*. En attendant ces divines retrouvailles, l'afemme (n') aura servi (que) de *plan projectif* pour assurer la totalité du système — l'excédant de son "*plus grand que tout*" —, de *support géométrique* pour évaluer le "tout" de l'extension de chacun de ses "concepts" y compris en- core indéterminés, d'*intervalles* fixés—figés entre leurs définitions dans la "langue", et de possibilité de mise en *relation particulières* entre eux. »

— Luce Irigaray (citée par Sokal et Bricmont, p.107, les italiques sont dans l'original)

Remarquons que ces phrases sont bien permises par le relativisme de Feyerabend. Si la différence des théories autorise à affirmer qu'il n'y a pas d'absolu en sciences, pourquoi des élucubrations fumeuses de charlatans ne devraient pas être prises au même degré que, disons, les théories d'Einstein?

Il faut aussi souligner que l'horreur des « philosophes médiatiques » tels qu'on les connaît uniquement en France est entièrement imputable à la philosophie continentale. Je vous conseille à ce propos de voir la vidéo de M. Phi « Pourquoi les philosophes médiatiques disent de la merde », qui explique les causes de ces absurdités.

La figure de l'intellectuel médiatique est née en France avec Sartre, puis s'est élargie avec Foucault, Deleuze, et d'autres surgeons. Mais ce qui est intéressant, c'est de comprendre les « conditions de possibilités » (selon un mot cher à un deleuzien) de ceci. Ce qui a rendu possible les philosophes médiatiques, c'est la capacité à raconter des choses sur tout et n'importe quoi, et plus profondément, d'avoir un système tellement vague, et parfois incohérent, qu'on peut lui faire dire n'importe quoi. Au fond, c'est comme l'église catholique : dès qu'une chose lui plaît, ou ne lui plaît pas, elle va chercher un sombre passage de la bible, suffisamment mal traduit et peu clair, pour le justifier. L'intellectuel, c'est pareil. On peut lui poser la question qu'on veut, il pourra y répondre, puisque sa pensée est incohérente.

Badiou, qui est depuis longtemps sorti du système académique pour pouvoir dire ce que bon lui semble, a lancé une cabale médiatique contre Barberousse et Huneman qui l'avaient piégé. Badiou est doté de véritables chiens de garde, comme Aude Lancelin, qui publie alors un article odieux dans *l'Obs* : « L'inconnue du Collège de France » à propos de la nomination de Claudine Tiercelin.

Parler de Quine orthographié « Quayle » par Lancelin, ce qui dénote son inculture.

Les philosophes médiatiques qu'on connaît bien (BHL, Onfray, Enthoven, etc.) sont tous issus de ce monde dans lequel on peut dire ce que l'on veut, pourvu que ce soit fait avec style. Ils sont les

dignes héritiers des aberrations philosophiques qui les ont précédés, Sartre, Deleuze, Derrida, Lacan et les autres.

2.3 Ce qui distingue un philosophe analytique d'un continental

Il y a une remarquable étude sociologique, écrite par Romain Pudal, intitulée « La difficile réception de la philosophie analytique en France » (disponible sur le Cairn), qui dresse une liste de différences entre les analytiques et les continentaux. Je reproduis son tableau ici :

PHILOSOPHIE ANALYTIQUE	PHILOSOPHIE « CONTINENTALE » FRANÇAISE
Empirisme / Positivisme	Idéalisme / Spiritualisme
Culture scientifique	Culture littéraire
Analyse de problèmes, de questions	Analyse de textes, d'auteurs
Étude de cas, goût du détail	Esprit de système, goût de la synthèse
Recours à la logique	Argumentation peu formalisée
Méfiance à l'égard de la politique	Idéal de l'engagement
Idéal du professionnel, de l'artisan	Figure de l'intellectuel, du créateur
Travail collectif, débats	Création individuelle
Idéal de transparence discursive et de clarté argumentative	L'usage des métaphores poétiques et des analogies est considéré comme un moyen expressif légitime
Pensée dont le contexte de pertinence est avant tout celui des auteurs récents ou proches, et relativement anhistorique (sauf du point de vue de l'histoire de la philosophie analytique)	Référence constante à l'horizon de l'histoire globale de la philosophie, souci moindre de citer les collègues contemporains ayant travaillé la question
Croyance dans un progrès de la philosophie	Refus de l'idée d'un progrès en philosophie

TABLE I – Comparaison entre philosophie analytique et philosophie continentale française (*in* Pudal, 2004)

Un bon tableau vaut mieux qu'un long discours. Remarquez que Deleuze, qui refuse lui-aussi l'idée d'un progrès en philosophie, qualifie la philosophie de Wittgenstein de « régression massive de la philosophie »... Cocasse.

3 Pourquoi Girard est en fait un analytique caché ?

La dernière partie de cette présentation s'attache à montrer que Jean-Yves Girard n'est pas si éloigné de la démarche analytique lorsqu'il fait de la philosophie. Je rattacherai ses griefs envers la philosophie analytique à des raisons d'ordre social, qu'il faudra expliquer.

3.1 Ce que Girard critique dans la philosophie analytique

Vous le savez, Girard est connu pour ses critiques acerbes des philosophes analytiques, critiques qui vont parfois jusqu'à l'insulte (comme avec Philippe de Rouilhan), mais il en a bien le droit. Ici, nous nous intéressons aux raisons pour lesquelles sa réaction est si *épidermique*.

Ces raisons, nous les trouvons d'abord dans ses origines sociales et dans ses opinions politiques (à peine cachées...). Il est né à Lyon dans une famille ouvrière, et l'accès à l'université n'allait pas de soi

pour lui. Il s'est plus tard retrouvé face à des personnes (de la Sorbonne) qui ont exercé sur lui ce que Bourdieu appelle une violence légitime. Cela se voit à plusieurs endroits de son œuvre (notamment dans le fascicule « La logique 2.0 », mais surtout dans ses interventions lors de ses conférences). Les qualificatifs d'« âne sorbognard » (p. 13) ou de « philosophe sclérosé » sont parfois mérités. Citons ce passage du *Point aveugle* (p. 255) :

On trouve de nos jours (au hasard à la Sorbonne) des gens qui annoncent la vérité selon St Tarski ou St Kripke. Ces modernes scolastiques sont représentatifs d'une certaine sclérose de l'approche philosophique à la logique. Mais ce n'était pas le cas de l'ancienne scolastique.

— Jean-Yves Girard, *Le point aveugle*

Il rejette ainsi en bloc certains logiciens (qu'il ne semble pas vraiment connaître au fond), comme Russell, qu'il qualifie de "grand admirateur d'Hitler", adepte des "solutions finales", alors que Russell a fait de la prison pour pacifisme et a été le premier à dénoncer le totalitarisme hitlérien. Dans la tête de Girard, les choses sont simples : Russell = axiomatique = sabre = fascisme, le tout justifié par une idéologie tarskienne : Tarski = sémantique = goupillon = église.

Mais nous savons que les choses sont plus complexes que cela.

3.2 Une critique destructrice du tarskisme

Non, la critique intéressante que fait Girard est la critique du tarskisme, ou plus précisément, de la définition de la vérité selon Tarski :

- « **A et B** » est vrai si « **A** est vrai » et « **B** est vrai »
- « **A ou B** » est vrai si « **A** est vrai » ou « **B** est vrai »
- etc.

Cette définition ne peut être satisfaisante philosophiquement, puisqu'en effet, on ne fait que repousser le problème dans le *méta-langage*.

Ce que veut développer Girard est bien plus explicatif, plus élégant et satisfaisant. Il veut un critère *géométrique*.

3.3 La clarté comme valeur fondatrice

Nous l'avons vu, Girard déteste la scolastique, en particulier celle de la Sorbonne. Il déteste aussi les pinailleurs, c'est-à-dire ceux qui ajoutent des éléments inutiles à leur présentation. On peut voir ça comme une conséquence de la propriété de la sous-formule, qui est désirable : si ce n'est pas utile pour la démonstration, alors ne le mets pas, élimine les coupures. Les détails inutiles sont souvent le lot de la scolastique justement, on se rattache à une église, on utilise son vocabulaire, même quand ce n'est pas nécessaire. Remarquez que Girard use ici du rasoir d'Occam.

Que lui manque-t-il au fond pour être un véritable philosophe analytique ? Le rasoir d'Occam ? Girard n'aime pas les pinailleurs. La formalisation logique des raisonnements ? C'est ce à quoi Girard s'est dévoué toute sa vie. L'iconoclasme ? Girard adore ça, il déteste les églises. Une langue claire qui refuse les obscurités philosophiques ? Girard la pratique aussi. Il semble qu'il ne lui manque rien pour être un véritable philosophe analytique, ou plutôt, il lui manque une chose : être rattaché à une école. Mais c'est — comme nous l'avons vu — le point le plus détestable de la philosophie analytique. Girard est un électron libre qui a bien fait de ne se réclamer d'aucune école, école qui lui aurait tôt ou tard mis des bâtons dans les roues.

Conclusion

Nous devrions nous méfier des philosophes continentaux. Ils ont construit leurs écoles sur des apparences : apparence de raison, apparence de profondeur, apparence de respectabilité, apparence d'avant-garde. Mais le temps faisant son œuvre, leurs fondations sont révoquées comme fétues de paille. L'édifice ne s'écroule pas toujours sur le coup : il y a des étudiants en philosophie, innombrables artisans tentant de faire survivre la gangrène. On est sartrien parce qu'on aime le vent de la liberté dans nos cheveux, pas parce qu'on aime la raison. On est deleuzien parce qu'on aime la *vibe* de ce qui est raconté dans ses bouquins, pas parce qu'on aime la logique. On est badiousien parce que nos amis le sont, et donc cela doit être vachement sympa ce qu'il raconte, même si ses erreurs sont grosses comme des montagnes.

Lorsque le roi est nu, certaines personnes ne peuvent s'empêcher de lui prêter des habits. C'est bien naturel. Ou plutôt, c'est tout à fait social. La philosophie continentale s'est développée dans l'histoire de la philosophie comme une gangrène, gangrène qui prend l'apparence et les institutions de la philosophie légitime (celle telle qu'on la pratique depuis toujours : claire et distincte, en un mot, analytique).